

RECUEIL
DE MEMOIRES & DOCUMENTS
SUR
LE FOREZ
PUBLIES PAR LA SOCIETE DE LA DIANA

TOME VINGT-HUITIEME

*Actes du colloque international tenu à La Diana à Montbrison
Les 14 et 15 octobre 1995*

Aspects de l'archéologie française
Au XIXème siècle

Publiés par Pierre Jacquet
Et Robert Périchon

EDITEUR : LA DIANA
7 rue Florimond-Robertet - 42600 MONTBRISON
Dépôt légal juin 2000
ISBN 2-911623-03-7
EAN 9782911623035
Imprimé chez Chaumeil à Clermont-Ferrand, France
Tous droits de reproduction réservés

LA DÉCOUVERTE
DE LA CIVILISATION IBÉRIQUE AU XIX^e SIÈCLE :
UNE ENTREPRISE EUROPÉENNE

Almudena Domínguez Arranz

Résumés

Presque un siècle après les découvertes effectuées en 1869 sur le Cerro de los Santos de Montealegre, les trouvailles se sont multipliées: sanctuaires, villages, nécropoles ont permis de connaître en détail les formes de vie des Ibères.

Prenant essentiellement pour thème la céramique, l'auteur décrit les différentes étapes des recherches espagnoles et étrangères aboutissant à une connaissance progressive de la civilisation ibérique. Ces étapes sont particulièrement riches ; celles correspondant aux dernières décennies sont d'un intérêt plus grand encore grâce aux méthodes et techniques d'analyse...

En fait, la découverte de la civilisation ibérique a été une entreprise européenne par l'élan que la recherche nationale de la fin du XVIII^e siècle a reçu des hispanistes français et allemands. Cette recherche a pu évoluer parce que l'histoire espagnole s'est dotée d'institutions selon le modèle d'autres nations européennes partageant les mêmes préoccupations méthodologiques.

Almost a century after the discoveries made in 1869 on the Cerro de los Santos in Montealegre, finds have been multiplied: sanctuaries, villages, necropolises permit to know in detail the ways of life of the Iberians.

The author develops the theme of ceramics and describes the different stages of the Spanish and foreign investigations which have resulted in a progressive knowledge of the Iberian civilization. These stages are particularly rich ; the stages which correspond to the last decades are of a great interest thanks to the analysis methods and techniques...

In fact, the discovery of the Iberian civilization was a European undertaking because of the impulse that the national research received, at the end of the 18th century, from French and German hispanists. This research could progress as the Spanish history acquired institutions following the model of other European nations and which shared the same methodological preoccupations.

Casi un siglo después de los descubrimientos hechos en 1869 sobre el Cerro de los Santos de Montealegre, los hallazgos se han multiplicado: santuarios, pueblos, necrópolis han permitido conocer detalladamente las formas de vida de los Iberos.

La autora desarrolla el tema de la cerámica y describe las diferentes etapas españolas y extranjeras que han llevado a un conocimiento progresivo de la civilización ibérica. Estas etapas son particularmente fecundas ; las que corresponden a los últimos decenios son de gran interés gracias a los métodos y a las técnicas de análisis...

En realidad, el descubrimiento de la civilización ibérica fue una empresa europea debida al impulso que la investigación nacional de fines del siglo XVIII habia recibido de hispanistas franceses y alemanes. Esta investigación pudo evolucionar porque la historia

española se había dotado de instituciones siguiendo el modelo de otras naciones europeas que compartían las mismas preocupaciones metodológicas.

Fast ein Jahrhundert nach den Entdeckungen, die 1869 auf dem Cerro de los Santos de Montealegre gemacht wurden, haben sich die Funde vervielfacht: geweihte Stätten, Dörfer und Nekropolen ermöglichen nun eine genauere Kenntnis der Lebensformen der Iberer.

Das Hauptthema des Autors ist die Keramik, anhand derer er die verschiedenen Etappen der spanischen und ausländischen Forschungsarbeiten beschreibt, die allmählich zu einer besseren Kenntnis der iberischen Zivilisation führen. Diese Etappen sind besonders aufschlußreich; diejenigen, die sich auf die letzten Jahrzehnte beziehen, sind durch die Analysemethoden und auch durch die Analysetechniken von noch größerem Interesse.

Die Entdeckung der iberischen Zivilisation war ein europäisches Unternehmen, denn die nationalen Forschungen vom Ende des 18. Jahrhunderts sind von den deutschen und französischen Hispanisten vorangebracht worden. Dieser Forschungszweig konnte sich weiterentwickeln, da die spanische Geschichtswissenschaft sich nach dem Muster anderer europäischer Nationen mit ähnlichen Interessen Institutionen geschaffen hat.

§

La civilisation ibérique est née pour la communauté internationale en 1869 sur le Cerro de los Santos de Montealegre (Albacete). Sa mort scientifique s'est produite après la guerre civile d'Espagne, avec la période autocratique et la dictature qui suivit la chute de la République, tel qu'il est exprimé dans l'affirmation de Martínez Santaolalla : "(...), *lo que históricamente llamamos iberos y arqueológicamente cultura ibérica, ni es raza, ni es cultura, puesto que se trata de la misma etnia hispánica, en la que todo lo más habrá que reconocer una mayor proporción de elementos prearios, con las débiles aportaciones mediterráneas lógicas*" (Martínez Santaolalla, 1946, 97; Ruiz-Molinos, 1993, 19) (1).

Heureusement, les positions de rejet de cette période de l'histoire de l'Espagne, dues à la nouvelle idéologie fasciste, ont commencé à être dépassées pendant les années soixante. Après avoir surmonté les hauts et les bas qui ont eu lieu pendant presque trente années, aujourd'hui nous avons une vision plus complète de la société ibérique, appuyée sur des recherches plus solides qui ont rendu possible l'élaboration de synthèses avec des méthodologies et des énoncés renouvelés.

Presqu'un siècle après l'exceptionnelle découverte, les trouvailles se sont multipliées et on a découvert des sanctuaires, des villages, des nécropoles ou des ensembles de sculptures aussi significatifs que le sont La Dama de Baza (Granada), Pozo Moro (Albacete), les splendides sculptures del Cerrillo Blanco (Porcuna, Jaén) et les tout récents de El Pajarillo (Huelma, Jaén) encore en processus de recherche. Mais surtout on connaît plus de détails à propos des formes de vie des Ibères.

L'importance de la trouvaille de Montealegre pour la découverte du monde ibérique se vérifiera immédiatement. Ainsi, quatre ans après, le très important et influent professeur de la Escuela Superior de Diplomática, Juan de Dios de la Rada y Delgado, utilise ces sculptures comme sujet de discours d'investiture à la Academia de la Historia. Si l'on tient en compte de la portée et la valeur de l'érudition durant la Restauration canoviste ainsi que la transcendance culturelle et politique des discours lus à la tribune des athénées et des académies, il n'y a

pas de doute que cette action contribua à garantir sa diffusion.

Cependant les sculptures en question se sont transformées en peu de temps en un centre de polémique en ce qui concerne leur authenticité, une fois connues dans les milieux scientifiques européens surtout grâce aux expositions de Vienne et de Paris. Ce débat fut tranché de façon satisfaisante par l'orientaliste et directeur du Département des Antiquités Orientales du Louvre, Léon Heuzey (Heuzey, 1890, 1897). En tout cas, les récentes et provocatrices interprétations de J. Moffit à propos de la Dama de Elche, même si discutables, nous alertent sur le besoin que nous avons d'effectuer une étude plus sérieuse sur la sculpture en question et les circonstances de sa découverte. Si bien, il est vrai, que ces pièces constituèrent en leur temps des éléments de grande valeur pour la connaissance de la civilisation ibérique, il n'en est pas moins de l'énorme quantité des fragments céramiques qui était constamment mise au jour dans les explorations. *"Il en est de l'antique Ibérie comme de la Grèce: ce sont les restes des industries primitives qui permettent surtout de remonter à pas certains dans son histoire première, et de porter le jour le plus clair dans les ténèbres de la civilisation naissante. Et parmi ces industries, la plus féconde en enseignements parce qu'elle semble avoir été la plus riche... c'est la céramique"* (Paris, 1904, 1).

Les "savants" du XIX^e siècle ont dédié de longs débats à découvrir cette histoire des Ibères, à définir l'origine de la céramique, sa chronologie et ses prototypes originaux. Débats comme ceux entre Pierre Paris et Louis Siret et ardentes polémiques entre ce dernier et Déchelette, même si, comme nous le verrons, leurs positions étaient moins confrontées de ce qu'elles semblaient au premier coup d'œil.

Il faut rappeler, que du côté Nord des Pyrénées, on n'avait pas une idée très positive de la recherche archéologique espagnole et les avertissements des étrangers à propos du retard des études classiques étaient fréquents: *"On sait combien l'étude de l'antiquité est peu développée dans la péninsule ibérique"* (Déchelette, 1905, 29), ainsi que les critiques à une méthodologie peu développée ou insuffisante comme celles de l'hispaniste Hübner contre les Estudios Ibéricos de Joaquín Costa (Hübner, 1895). De la même façon s'était manifesté antérieurement Emile Cartailhac, auteur d'une des premières et plus diffusées synthèses sur la préhistoire péninsulaire (Cartailhac, 1887).

Les critiques pleuvaient aussi sur l'université, à qui, Rodríguez de Berlanga, accusait du manque de développement de ces études (Rodríguez de Berlanga, 1881) ; cependant, même si l'appréciation de l'illustre professeur était bonne, il n'y a pas non plus de doute que l'on pouvait percevoir un remords personnel contre l'université qui l'avait contraint à l'éloignement des classes.

La recherche archéologique était en effet, de même que la culture en général, dans les mains d'amateurs et d'érudits, d'athénées, de sociétés et de centres à caractère privé, étendus dans tout le pays, pendant que l'université continuait dans un second plan et intervenait très peu dans la formation des intellectuels. Tout ceci est bien différent à ce qui succédait en Europe où les principaux débats historiographiques, certainement plus philosophiques et scientifiques que dans notre pays avaient lieu dans les chaires universitaires. En effet, en France, le Ministère de l'Instruction Publique même favorisait l'enseignement de l'histoire et de la culture nationale depuis l'université et les professeurs universitaires étaient les véritables responsables de leur recherche et diffusion ; la Dirección General de la Instrucción Pública, au contraire, était seulement une section du Ministerio de

Fomento à l'époque de la Restauration canoviste (Peiro, 1995).

Deux faits d'énorme transcendance pour le développement de la recherche archéologique dans notre pays furent la fondation de la Escuela Superior de Diplomática (1856) - imitation de l'École des Chartes en France - où l'archéologie était une matière obligatoire, même si alors avec une conception très restreinte et liée à l'antiquairisme comme l'exigeait la bourgeoisie de cette moitié de siècle (Pasamar - Peiro, 1991), et un peu plus tard la création du Musée Archéologique National, duquel José Ramón Mélida fut conservateur, avant d'occuper la première chaire d'Archéologie à l'Université Centrale de Madrid, sous le gouvernement libéral de Canalejas (1911) ; quelques années plus tard il devint le directeur de ce Musée.

A la fin du XIX^e siècle, l'intérêt des archéologues espagnols était moins centré sur les grandes découvertes qui se produisaient en Europe et au proche Orient, que sur les trouvailles nationales et locales. On peut excepter des événements ponctuels, qui eurent de faibles répercussions pour l'historiographie nationale, tels que l'expédition de la frégate *Arapiles* en 1871, sous la direction scientifique de Rada et Delgado, dans le but de récupérer des objets orientaux destinés aux vitrines du Musée, ou les nouvellement créées Comisiones de Monumentos (Peiro, 1995). On devinait à peine une mise en œuvre initiale des objectifs ou une méthodologie de travail car en effet, les explorations dépendaient de trouvailles occasionnelles ou de matériel sélectionné à l'avance par l'initiative et le parrainage privés.

Par conséquent, la production bibliographique contemporaine, généralement descriptive, manquait d'énoncés d'hypothèses de travail et d'explications globales.

C'est un fait que le véritable progrès puis diffusion des études historiques s'est produit avec l'arrivée d'étrangers en mission de recherche en Espagne, ou avec des Espagnols de prestige international comme Pere Bosch i Gimpera, formés dans les courants de pensées européennes et surtout connaisseurs des interprétations et théories de l'école allemande. En Catalogne, cela coïncida avec un moment culturel, le triomphe du "noucentisme" face au modernisme; on abandonna les études de préhistoire en faveur de celles de protohistoire et de colonisation "*en tanto que representaba ideológicamente la vinculaci3n de Catalu1a con las civilizaciones cl1sicas*" (Cebri1, 1991, 83). Si l'on tient compte du domaine des premières découvertes sur la civilisation ibérique, il était logique que pour des chercheurs, tels que Bonsor, Cartailhac, Breuil, Heuzey, Engel et Paris, la moitié sud de l'Espagne exerçât un pouvoir spécial d'attraction. Ce dernier exprime avec une certaine vanité : "*les savants 1trangers sont venus souvent à la rescousse*" (Paris, 1904, 1). Un autre 1tranger, résidant en Espagne, L. Siret, défendait sa thèse d'une présence orientale phénicienne à la fin du néolithique, le caractère celte de la culture de l'Argar et la chronologie ancienne de la céramique ibérique, face à ceux qui appuyaient une origine mycénienne (Mainer, 1991).

L'apparition de certaines publications, telles que le Boletín de la Real Academia de la Historia et la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, où l'on peut remarquer la préoccupation des professeurs universitaires pour la réforme de l'enseignement de l'histoire en Espagne, fut d'une importance spéciale pour la connaissance de l'archéologie ibérique. La Revista Crítica de Historia y Literatura (1895) dirigée dans sa première étape par Rafael Altamira, historien ayant un prestige reconnu dans les cercles académiques européens, maintint une structure similaire à la revue française du même nom, fondée presque trente ans avant. On invita à y collaborer des chercheurs de la taille de Morel-Fatio et Mérimée, co-

fondateurs d'autre part du Bulletin hispanique en 1899, revue qui exerça également un grand rôle dans la diffusion de la problématique de la civilisation ibérique, avec des collaborations d'espagnols, des notices critiques sur sa principale production scientifique ou les nouveautés des problèmes concrets, toujours à partir de la perspective française. Ainsi pendant plusieurs années, Raymond Lantier, connaisseur des explorations dans le Bas Aragon et de la bibliographie de Bosch, publiera dans cette revue ses chroniques ibéro-romaines, M. Eugène Albertini y expliquera ses recherches à Elche, et l'abbé Henri Breuil les siennes à propos de la céramique ibérique aragonaise.

L'objectif principal du Bulletin fut bien explicité dans son premier volume : contribuer à des relations plus rapides entre les deux pays afin de corriger la méconnaissance qui existait dans le sien à propos du développement des sciences préhistoriques et archéologiques espagnoles, conseillant aux intellectuels espagnols l'adoption de "*procédés plus exacts et plus scientifiques*" (Merimée, 1899, 1 y 3).

D'autre part, l'échange mutuel d'informations bibliographiques et d'articles avec l'Anthropologie et la Revue archéologique était habituel. Bosch essaiera et parviendra à inclure dans ces deux revues des recensions des articles édités dans le Butlletí de l'Associació Catalana d'Antropologia, Etnologia y Preistoria (1923) (Gran-Aymerich, 1986-1989).

Dans une conjoncture similaire l'Institut d'Estudis Catalans, la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas, créés entre 1907 et 1912 et le Servei d'Investigacions Arqueològiques, cinq ans plus tard, contribuèrent aux fouilles et prospections des fouilles catalanes et du Bas Aragon qui furent vitales pour la connaissance de la culture ibérique et pour la définition de ses phases chronologiques. Le canal de diffusion de ces recherches fut le Anuari, la revue la plus citée par les hispanistes français qui sera la principale source d'information de Lantier dans ses chroniques. Au contraire la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, fondée en 1911, avec la prétention de doter les interventions archéologiques d'un cadre légal, n'aura pas le succès attendu. L'esprit d'antiquaire et le manque d'institutionnalisation des études historiques, qui flottaient encore dans l'air, fut manifeste dans le fait incroyable que la normative légale de la Junta privait d'exercer le contrôle et la direction des fouilles aux propres membres, professeurs d'université, conservateurs de musées et académiciens de l'Histoire, qui, en théorie, étaient les mieux préparés, alors que ceux-ci retombaient sur des sujets choisis par les sociétés scientifiques et les conseils régionaux.

Dans cette ambiance de transition entre l'académisme et l'institutionnalisation de l'histoire, s'élève un débat national dans l'historiographie officielle de la Restauration canoviste, qui donne la priorité à la connaissance de la période antérieure à l'histoire écrite, c'est à dire à la question des origines ibériques, qui plus tard a été élargie à l'historiographie européenne (Peiró, 1995, 96).

Etant donné le manque de sources archéologiques et les sources littéraires étant tardives et insuffisantes, il était inévitable que les discussions aient abouti à des thèses aussi absurdes que celle d'Arbois de Jubainville qui donnait aux Ibères la légendaire Atlantide. Dans cette thèse et dans d'autres attributions extra-péninsulaires: Proche-Orient (Humboldt, Giacomino, Doening), Afrique (Boudard, Eichoff) ou Amérique (Philips), se reconnaît le modèle diffusionniste, propre à une époque où la politique colonialiste développée par l'Europe Occidentale la mettait

en contact avec le Tiers Monde, et lui permettait d'exercer sa supériorité.

Les restes archéologiques qui commençaient à être découverts sous le sol espagnol et ceux conservés dans des collections particulières furent mis en relation avec ceux arrivés de l'autre extrême de la Méditerranée aux vitrines des musées d'Europe. Ainsi il ne fut pas compliqué d'établir la relation des Ibères avec des peuples indo-européens provenant d'Orient qui, en différentes vagues, entrèrent en contact avec les cultures grecques et phéniciennes de la Méditerranée (comme on peut le voir dans les sculptures et poteries), en même temps qu'ils adoptèrent un alphabet dérivé du phénicien, et qui, une fois en Occident s'introduisirent et s'établirent sur la Péninsule à travers des Pyrénées. Cette même tendance à chercher les racines hors du territoire poussa P. Bosch à se pencher vers une origine africaine, position qu'il ne varia pas substantiellement au long de son ample production scientifique, mais qu'au contraire il maintint fermement dans ses publications plus récentes. L'observation de certains parallélismes ethnographiques entre les Ibères et les tribus chamites du Nord d'Afrique, l'amena à développer l'idée que les habitants primitifs ibériques se déplacèrent du continent jusqu'au Sud-Est péninsulaire à la fin du néolithique (Bosch, 1922).

Les thèses indo-européistes furent partagées aussi par Edouard Philippon et largement raisonnées dans ses œuvres à propos des Ibères (Philippon, 1909 ; 1925). En discrète discussion avec son maître M. d'Arbois de Jubainville, son travail sur l'onomastique des langues européennes le conduisit à conclure que la formation nominale et les suffixes rapprochaient beaucoup la langue ibère de celle des aryens. Cette déduction se produit dans une ambiance générale de connaissances restreintes des langues indo-européennes où l'on considérait les Basques comme les ancêtres des Ibères et leurs langues appartenant à la famille des langues agglutinantes. Philippon n'était pas d'accord avec les idées basco-ibéristes que proposait l'école allemande, représentées d'abord par W. de Humboldt et plus tard par E. Hübner, et avec la défense que ceux-ci faisaient des Ibères des descendants des Basques avec qui ils gardaient une étroite relation de parenté (Hübner, 1893). Si l'une des réussites du linguiste français fut le rejet de l'étymologie entre le basque et l'ibérique, il n'en fut pas de même pour sa défense à outrance de l'origine aryenne de la race ibérique. En effet, l'influence des études classiques et proximo-orientales était alors extraordinairement forte, car les recherches de Gómez Moreno étaient encore méconnues. Il n'y a aujourd'hui aucun doute que les équivalences établies par ce dernier dans les années 20 furent déterminantes pour la connaissance des textes ibériques et la définition des différentes langues parlées dans la Péninsule : celtibérique, lusitanien, ibérique et basque. Seulement les deux premières appartenaient à la famille indo-européenne (Gomez Moreno, 1949).

Une autre des préoccupations à l'époque se centrait à définir le processus même de formation de la culture ibérique et la provenance des influences présentes dans toutes ses manifestations artisanales mais de forme plus remarquable dans l'ornement de la production de poteries, jusqu'au point que la céramique va être primordiale pour définir les différentes périodes chronologiques de la culture ibérique en général. Donner à la céramique cette fonction de fossile chronologique supposa d'une certaine manière une nouveauté dans notre pays mais non dans le Proche-Orient où Flinders Petrie avait été le vrai pionnier à apprécier son utilité pour la systématisation de la préhistoire égyptienne, suivi par Jacques de Morgan en Susa, Vincent en Palestine et Gabriel de Mortillet dans la préhistoire européenne (Gran-Aymerich, 1993).

Diverses théories ont été formulées afin d'expliquer la genèse de la culture

ibérique. Celle qui défendait une influence mycénienne coïncidait avec le développement des études classiques et surtout avec la découverte et l'étude de la civilisation mycénienne de la part de Heinrich Schliemann, et Arthur Evans au moment de sa mort, ce qui explique le fait d'attribuer à cette civilisation les découvertes d'origine inconnue (on a dit que la muraille de Tarragona était mycénienne). En effet, il ne s'agissait pas d'un phénomène spécifique à notre pays, mais qui a affecté d'une manière globale toutes les trouvailles plus ou moins problématiques qui se produisaient.

Par conséquent, la chronologie que les partisans de cette thèse ont fixée pour la céramique ibérique a été rapportée considérablement loin, vers le XII^e siècle avant J.C., coïncidant avec la période de décadence de la civilisation mycénienne, donc, et ce n'était pas étonnant que Pottier, Vasseur, Perrot, Chipiez, Rouzard, et Furtwängler eussent fini par considérer les céramiques ibériques comme d'authentiques œuvres mycénienes, ou pseudomycénienes, bien que le découvreur de l'étonnant monde culturel de Troie, Mycènes et Tirinto, acceptât uniquement une influence ou inspiration dans les productions de l'Égée par l'intermédiaire d'un groupe qu'on devait chercher sur les côtes septentrionales d'Afrique. *"La découverte, en Espagne, d'une céramique dont le décor n'est pas sans analogie avec le décor mycénien, permettrait de reporter assez loin la limite occidentale de l'influence mycénienne"*. (Dussaud, 1914, 212).

Il y eut pourtant d'autres interprétations du même problème qu'il convient de ne pas oublier. A l'occasion de la publication du Catálogo de la Exposición de Minería du Musée Archéologique National, José Ramón Mélida, un bon connaisseur des collections de vases grecs du Louvre, étudiées et publiées par Pottier (Pottier, 1889-1906) et qui était en contact avec les principaux représentants du courant positiviste français, parmi eux Heuzey et Paris, eut l'idée de dénommer "celtibérienne" cette céramique. Plus tard, d'après la connaissance de la chronologie que lui fournit la recherche de Numancia, d'une sûreté plus grande que celle des trouvailles réalisées jusqu'à ce moment-là, il décida d'appuyer l'indigénisme et l'originalité de la céramique ibérique, même s'il reconnaissait dans la décoration l'influence d'éléments mycéniens, chypriotes et de la période grecque plus ancienne, concrètement, des vases géométriques de Dipylon (Melida, 1883, 1912 ; Almela, 1991).

Ensuite, on va s'occuper des thèses de Pierre Paris vu qu'elles se trouvent parmi les plus prouvées et influentes de l'historiographie de son époque. Lui-même n'avait aucune réserve à admettre: *"(...) j'ai eu l'honneur d'ouvrir un chapitre nouveau dans l'histoire de la céramique antique, et de chercher le premier à marquer leur place aux produits d'une industrie qui jusqu'alors avaient passé tout à fait inaperçus, depuis que des découvertes nouvelles, en assez grand nombre, sont venues enrichir les séries encore très rares que j'avais pu former et étudier, les idées que j'ai avancées ont donné et donnent encore lieu à des débats assez vifs"* (Paris, 1909, 15).

Mandaté par le musée du Louvre pour faire des recherches dans le Sud-Est espagnol, de même que Engel (Engel, 1892), il fut un des chercheurs qui contribua le plus à éclaircir le problème des racines de la culture ibérique, et ce ne fut pas parce qu'il réussit dans ces jugements mais parce qu'il posa les bases d'une polémique qui enrichit notablement l'horizon scientifique national, même si le résultat immédiat et plus remarquable de ses recherches, de même que celles de ses prédécesseurs, fut la disposition dans les vitrines du musée parisien de

l'emblématique buste de la "Reina Mora" ou Dama de Elche et d'un grand nombre de matériaux de l'ancienne Ilici et des sites d'Amarejo et de Meca principalement. Ses conclusions sur l'art ibérique, défendues dans son célèbre Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive, se basèrent surtout sur les matériaux et céramiques décorées découvertes dans ces gisements et sur ceux de la collection Ibarra du Musée Archéologique National qui provenaient aussi de Elche, ainsi que sur la documentation apportée par Engel après ses explorations.

Paris fut un grand défenseur de l'hypothèse de l'origine mycénienne de la céramique, à laquelle il donna même le nom d'ibéro-mycénien, jusqu'au point de proposer la recherche des dépôts mycéniens péninsulaires dans le Sud-Est où les potiers ibériques prendraient leurs modèles, vu que l'Espagne est "*un domaine archéologique tout neuf (...) c'est le pays de toutes les surprises*", en référence aux découvertes d'Albacete (Paris, 1909, 17-18). Cette idée n'était cependant pas nouvelle, si l'on tient compte que la pièce plusieurs fois citée qui provenait du gisement du Cabezo de Alcalá de Azaila, de la collection Pablo Gil, que Perrot et Furtwängler considérèrent une importation mycénienne, avait servi de base à M. Helbig, pour combler le vide chronologique entre les produits de la Méditerranée orientale et les hispaniques pour ainsi confirmer l'existence des prototypes dans notre pays (Helbig, 1896).

Les étapes chronologiques dans la formation de la céramique ibérique se fondèrent sur l'idée que les navigateurs mycéniens précédèrent les grecs qui s'établirent à Emporion au VII^e av. J.-C. de façon que la céramique se forma sous cette influence et se modifia à peine postérieurement "*Ils restent fidèles aux leçons reçues de l'Orient et de Mycènes; mais l'art du Dipylon ne leur est pas indifférent*".

Les potiers étaient habiles dans l'imitation de la décoration mais inexperts dans la fabrication technique et en plus "*pauvres et monotones*" dans la sélection des motifs, simples, réitératifs et souvent, mal exécutés (Paris, 1905-307). Ces motifs l'aiderent à conformer les trois étapes chronologiques, la première caractérisée par les décorations géométriques et florales irrégulières, la deuxième par les dessins géométriques et floraux réguliers et la troisième par les figurations d'animaux. Selon lui, la décoration géométrique était le résultat de stylisations ou de simplifications des dessins végétaux et des figures d'animaux, et ainsi il interpréta les spirales de certains vases d'Amarejo, comme des corps d'escargots (Paris, 1905, figs. 131, 132 y 133), les comparant avec d'autres de la céramique mycénienne publiées dans le corpus Mykenische Vasen, mis à part d'autres similitudes entre l'ornement ibérique et l'égéen à travers la décoration végétale des céramiques d'Amarejo, Meca, Elche et Azaila. Cependant, les prototypes de la décoration animale, qui étaient souvent des exemplaires fantastiques, il les recherchait en Attique et en Béotie.

Sans avoir encore connaissance de nouveaux exemplaires découverts par Albertini à Elche (Albertini, 1906; 1907), Pierre Paris considéra hors de la thématique ibérique la figure humaine (les deux cas illustrés dans les figures 197 et 198 provenant de Elche et de Meca respectivement sont exceptionnels). La trouvaille de l'impressionnant ensemble de San Miguel de Liria, qui allait contribuer quelques années plus tard à réaliser un véritable tournant des interprétations sur la culture ibérique, était encore loin (Maestro, 1989).

Coïncidant avec ces raisonnements, les découvertes sur la Péninsule ibérique de la colonisation phénicienne allaient mener d'autres chercheurs à proposer des chronologies plus basses pour la culture ibérique, dans cet ordre il

faut placer les frères Siret, que Déchelette qualifiait de manière respective "explorateurs célèbres" face à ceux qu'il considérait comme des archéologues méthodiques (Déchelette, 1905, 29) qui auront tendance à évaluer à l'excès l'influence carthaginoise dans la Péninsule.

Ses théories sur la présence orientale phénicienne à la fin de la période néolithique et la chronologie basse de la céramique ibérique, seront durement critiquées par U. Kahrstedt, qui, adhérant aux propositions de Paris et Déchelette, avertissait de la fantaisie et du manque de rigueur scientifique des affirmations de ces deux "amateurs" (E. et L. Siret) et son contemporain Bonsor, car s'il est bien vrai que dans les nécropoles bétiques apparaissaient quelques objets puniques, le contenu des mobiliers était dans une grande proportion clairement indigène : *"(Siret et Bonsor) ont déclaré punique tout ce qu'ils ont trouvé ; Bonsor appelle la céramique qui, évidemment, n'a rien à faire avec la poterie punique, gréco-puniqué. Siret a soumis le monde aux Phéniciens. La chronologie proposée par M. Bonsor est absolument impossible d'accepter"* (Kahrstedt, 1914, 376).

On ne doute pas que les recherches de L. Siret, membre très reconnu de la Société Préhistorique Française, et qui était en contact avec la production scientifique de chercheurs de la catégorie de Breuil, Obermaier, Mortillet, Cartailhac, représentèrent en Espagne la découverte du peuple phénicien, minimisé tout au long d'une grande partie du XIX^e par la vision subjective et partielle que l'on avait en général des sémites dans l'historiographie de l'Europe centrale du moment, et en particulier des phéniciens et des carthaginois. Comme il a été exposé, les savants du XIX^e siècle très influencés par l'historiographie allemande, étaient convaincus que les précédents de la culture européenne se trouvaient dans la Grèce antique, confrontant les phéniciens, d'une race inférieure, barbares, au peuple grec, indo-européen, dans la recherche de ports commerciaux et des métaux autour de la Méditerranée (Lopez Castro, 1992 ; Herguido, 1994).

Malgré l'importance des découvertes des frères Siret et Bonsor (2) entre la fin du XIX^e et début du XX^e siècle à propos du monde colonial phénicien et sa relation avec la civilisation ibérique, il faut reconnaître qu'ils n'eurent pas une grande répercussion sur la recherche postérieure aussi bien au niveau national que sur le plan européen, surtout pour des motifs idéologiques étant donné qu'après la confrontation civile il s'impose de faire attention aux études préhistoriques et aux périodes péninsulaires caractérisées par une unité culturelle et politique plus que sur les colonisations, mis à part la Grecque.

Pour L. Siret il n'existait pas en principe une production de poterie indigène mais plutôt des importations de Carthage, et plus tard des ateliers locaux qui travaillaient sur des modèles phéniciens, et seulement quelques décorations rappelaient l'influence mycénienne. Pijoan, dans son travail sur la céramique ibérique de la collection Gil, défendait aussi cette position et, quant à Schulten, il appela la céramique ibérique "phönizische Keramik".

La connaissance de la préhistoire et de la protohistoire du Sud-Est espagnol plaça Siret dans une situation avantageuse pour pouvoir affirmer catégoriquement qu'il n'existait pas une céramique ibéro-mycénienne avec une chronologie aussi lointaine dans le temps comme P. Paris prétendait. A partir de ses recherches dans les nécropoles du Sud-Est et la connaissance des matériaux carthaginois de la métropole il proposa le schéma suivant: un groupe ancien de nécropoles daté entre les siècles VII et V dans les mobiliers desquelles apparaissaient des céramiques de pâte obscure et grossières, celtiques ou celtibériques du Hallstatt récent, et

d'autres de pâte claire et bien confectionnée due à une infiltration pacifique de commerçants puniques. Un autre groupe de nécropoles plus récent, avec des matériaux indigènes et puniques, parmi lesquels apparaissaient des armes qui représentaient l'introduction de gens moins pacifiques, en claire coïncidence avec la confrontation romano-carthaginoise sur notre pays. Ces constatations lui permirent d'attribuer aux carthaginois un rôle essentiel dans l'origine de la céramique ibérique en influençant décisivement dans les ateliers locaux (Siret, 1907 ; 1908).

Déchelette changera ses arguments: cette approche entre les productions punique et ibérique ne fut pas étrange, étant donné que les carthaginois s'étaient inspirés des prototypes grecs (Déchelette, 1914).

En effet, à mi-chemin entre les thèses mycénienne et phénicienne, se trouvait Joseph Déchelette, archéologue autodidacte, avec deux grands avantages pour lui: sa grande connaissance de langues et sa grande fortune qui lui permirent d'accéder à la production bibliographique étrangère et de connaître, en plus, personnellement les musées et collections. Cette situation, unie à ses pratiques archéologiques, lui permit une vision de la préhistoire et de la protohistoire européennes que, selon lui, les autres collègues n'avaient pas: "*P. Paris paraît plus versé dans la connaissance de l'archéologie classique que familiarisé avec la préhistoire. Au cours de ses explorations, son attention s'est évidemment portée de préférence et peut-être trop exclusivement sur les objets d'art proprement dit*". (Déchelette, 1905, 30).

Il fut, par ailleurs, spécialement critique envers son manque de connaissance en préhistoire italienne, fait qui, selon lui, devait empêcher l'éminent hispaniste de constater la relation de certains matériaux péninsulaires comme les fibules hispaniques. Dans son analyse de la culture ibérique, Déchelette maintint une position plutôt éclectique. D'un côté, il discuta les thèses de Siret et d'un autre, même s'il acceptait la distribution géographique des ateliers de fabrication, il se montra récalcitrant à admettre l'origine mycénienne que proposait Paris, vu qu'il existait un grand hiatus chronologique entre la phase finale de la culture découverte par Schliemann et l'ibérique la plus ancienne, située vers la moitié du premier millénaire av. J.-C. D'après lui, il s'agissait d'une production, avant tout indigène, inspirée dans des prototypes grecs qui seraient arrivés à travers la colonisation phocidienne. Ces influences classiques s'exercèrent également sur la céramique celtique européenne, de façon telle que certains motifs avaient un grand ressemblant avec les ibériques, même si les deux groupes évoluèrent indépendamment. En ce qui concerne les vases à décoration géométrique, on pouvait penser à des déviations de types phéniciens ou inspirés dans des modèles carthaginois (Déchelette, 1914).

Nous avons ainsi exposé les termes du débat sur la question de la formation de la culture ibérique, à travers la céramique, et l'origine des influences qui contribuèrent à sa naissance et à son développement. Cependant, le fait est que l'évolution qu'avaient alors les recherches à Ampurias et dans le Bas Aragon mais surtout à Numancia, fut décisive dans le changement de conception qui allait avoir lieu dans les années suivantes.

Il est évident que des fouilles plus systématiques, fournissent des matériaux plus sûrs. Ce fut la Comisión Española de la Real Academia de la Historia, qui, depuis 1905, et présidée par J.R. Mélida, favorisa les recherches à Numancia et, en 1912, on publia le Mémoire des travaux (3). Depuis 1911 l'Etat commença de son

côté à destiner un budget pour les recherches sur le terrain à travers la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades, et cinq ans plus tard la publication des rapports scientifiques dans la collection *Memorias de Excavaciones* fut initiée, avec celui de Cabré, sur le gisement du Collado de los Jardines, à Jaén, auquel suivirent les Aragonais de Calaceite et Azaila. A l'époque le Institut d'Estudis Catalans centrât aussi ses interventions dans le Bas Aragon. A partir de ces recherches, Breuil et Cabré proposèrent certaines similarités entre quelques motifs décoratifs de la céramique de Numancia et d'autres de ces villes aragonaises.

Il est hors de tout doute que les nouvelles découvertes influencèrent aussi Paris et Pottier, qui commencèrent à remettre en question l'origine mycénienne de la céramique ibérique et modifièrent leurs thèses antérieures en défense de l'autochtonie et de l'originalité de l'art ibérique, bien que quelques formes de récipients et leurs décorations fussent inspirées dans des produits importés par les grecs depuis le VII^e siècle (Paris, 1911 ; 1914 ; Pottier, 1918). Lantier, de son côté, sur le camp du Cerro de Garray, établit une succession de trois civilisations: la céramique ibérique et l'emploi du fer déterminaient une phase intermédiaire entre une phase néolithique qui n'offrait pas à peine de céramique et une autre ibéro-romaine caractérisée par le "barro saguntino" (terra sigillata) (Lantier, 1916, 184-185).

Ce changement d'opinion a touché aussi l'historiographie espagnole. Juan Cabré représentait la position la plus nationaliste de la bourgeoisie libérale du début du siècle, préoccupée par la régénération de l'Espagne. Dans son article "*Sur l'origine des quelques ornements de la céramique peinte d'Aragón*", avec Breuil, on peut voir sa pensée nationaliste qui lui faisait différencier deux groupes ou écoles : la plus ancienne près du littoral et en conséquence avec une majeure prédisposition à la réception des influences classiques; la plus récente, continentale (Numancia, Bas Aragon), avec des liens plus étroits avec la tradition celtique de La Tène et certaines difficultés pour recevoir les influences côtières. "*(...) sans doute, la situation continental de Numance et de Saragosse ne laissait filtrer que peu de chose du sentiment artistique et du goût de la nation que, sur le littoral méditerranéen, la fréquentation de l'art hellénique ne pouvait manquer d'inspirer*" (Breuil-Cabré, 1911, 267).

Plus tard il va modifier sa position vers d'autres plus conservatrices et d'un nationalisme centralisé, ainsi après avoir fait des recherches sur la nécropole ibérique de Tutugi (1920-21) il défendra l'influence punique plutôt que la grecque. Dans cette production historiographique se place l'œuvre de Pere Bosch i Gimpera. Sa thèse sur la céramique ibérique eut comme valeur, en pleine polémique sur l'origine mycénienne ou punique de la civilisation ibérique et de sa chronologie, d'oser la définir comme une production indigène postérieure au V siècle av. J.-C., mettant en relief le rôle civilisateur que la culture grecque avait exercé parmi les peuples de la Péninsule. C'est-à-dire que l'origine de la céramique ibérique serait la céramique grecque des siècles VI et V dont les importations arrivèrent à la Péninsule à travers les colonisateurs, qui, eux, apportèrent les influences ; ainsi, les productions indigènes les plus anciennes, entre les siècles V et IV, étaient centrées dans les régions méridionales et dans le Sud-Est, étaient caractérisées par les motifs ornementaux figuratifs tandis que la céramique aragonaise, à motifs floraux et géométriques, était datée entre les siècles IV et III av. J.-C. (Bosch, 1915). On remarque donc, que l'évolution des styles décoratifs se produit en un sens inverse à celle qui avait été proposée par Paris qui considérait plus anciens les motifs géométriques et plus récents les motifs figuratifs. Ce schéma-ci sera repris et profilé avec une meilleure information par Tarradell et Sanmartí dans leur

systématisation de la céramique ibérique (Tarradell-Sanmarti, 1980). La diffusion des thèses de Bosch dans les années 20 fut possible grâce au moment que l'on vivait, coïncidant en général avec la position classique-centriste de l'école allemande et en particulier avec la politique culturelle de la Mancomunitat de Catalunya dans le but de réaffirmer sa propre identité et la spécificité de cette nationalité. Dans ces apports à l'Anuari del Institut d'Estudis Catalans, à partir de 1923, il décida de regrouper les gisements en deux périodes chronologiques: la première comprenait ceux du Bas Aragon et de Catalogne et se développait pendant les siècles V-IV avec une influence celtique et la deuxième, où la céramique peinte se généralise, constitua une survivance culturelle du Sud-Est qui se maintint jusqu'au III^e siècle av. J.-C. (Bosch, 1923; 1923-24; Obermaier-Heiss, 1929).

Peu après, il défendra l'origine nord-africaine des ibères, mais on remarque un changement de conception et de méthodologie, les protagonistes ne sont pas les colonisateurs mais les peuples indigènes qui "se convierten en eje y motor de los acontecimientos" (Bosco, 1919; Cortadella, 1991, 165) ; cette thèse sera développée dans son célèbre ouvrage *Etnología de la Península Ibérica* (Bosch, 1932).

Le sujet de la chronologie, origine et formation de la culture ibérique continuera à l'obséder dans des publications postérieures sans à peine altérer sa position initiale, même si dans les années 40, influencé par la conjoncture historiographique, comme la plupart des spécialistes du pays, il proposera des dates considérablement antérieures (Garcia y Bellido, 1943 ; Cabre, 1944 ; Martinez Santaolalla, 1946). Pourtant, cette étape de la recherche, extraordinairement riche en trouvailles (La Serreta de Alcoy, La Bastida de Les Alcuses, La Oliva, San Miguel de Liria, Azaila), et celle qui correspond aux dernières décennies, d'un intérêt plus grand pour ses contributions au domaine de la méthodologie et des techniques d'analyse (Enguix, 1971 ; 1973 ; Tarradell-Sanmarti, 1980 ; Maestro, 1989 ; Ruiz-Molinos, 1993), restent en dehors de l'objectif de notre travail : la découverte de la civilisation ibérique au XIX^e siècle : une entreprise européenne.

C'est donc un fait que la découverte de la civilisation ibérique a été une entreprise européenne, par l'élan que la recherche nationale de la fin du dix-huitième siècle a reçu des hispanistes français et allemands; européenne aussi parce, dès le début de ce siècle, l'histoire espagnole s'est dotée d'institutions selon le modèle d'autres nations européennes, en partageant les mêmes préoccupations méthodologiques et en prenant part aux débats historiographiques qui nous ont permis d'avancer dans la connaissance des Ibères et de les remettre à la place qui leur appartient.

Notes

- 1- Je suis très reconnaissante envers Mme. Beatriz Mateo (et Omnivox) de sa collaboration dans la traduction du texte.
- 2- De Laigne fut le premier qui identifia des matériaux phéniciens dans la nécropole de Punta de Vaca. Il les mit en relation avec ceux qu'Ernest Renan, véritable fondateur de l'archéologie phénicienne, avait étudié dans le pays d'origine.
- 3- V.V.A.A., 1912 : *Excavaciones de Numancia*. Mérida même écrivit aussi dans la *Rev. de Archivos, Bibliotecas y Museos* (1913) à propos de ce gisement. Il y a une grande production bibliographique sur les recherches dans les camps et en ville à propos desquels il n'est pas

question de traiter ici. Nous ferons seulement allusion à l'oeuvre principale de Schulten, 1914-1931 : *Numancia* , où il distingue trois niveaux de construction : ibérique, ibéro-romain et romain. Sur la céramique, après Taracena, 1924 : Watenberg, 1963 : *Las ceramicas indigenas de Numancia* , Madrid. Sur le problème de l'adéquation entre les différentes sources d'information pour la chronologie de Numancia, Jimeno y Martin, 1995.

Bibliographie

- Albertini E., 1906, "Fouilles d'Elche", *Bulletin hispanique* (B. H.), VIII, 333-362.
1907, "Fouilles d'Elche", *B. H.* , IX, pp. 1-17; 110-127.
- Almela A., 1991, "La aportación de José Ramón Mélida a la consolidación de la Arqueología como disciplina científica en España", *Historiografía de la Arqueología y de la Historia Antigua en España (siglos XVIII-XX)* (*Historiografía*), Madrid, pp. 131-134.
- D'Arbois de Jubainville M., 1889, *"Les premiers habitants de l'Europe"*, Paris-Turin, 2 vols.
- Bosch P., 1915, *El problema de la cerámica ibérica..* Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas, Memoria 7, Madrid. (L'édition originale en allemand: *Zur Frage der iberischen Keramik*).
- 1919, *Prehistòria catalana*. Barcelona.
- 1922, "Ensayo de una reconstrucción de la Etnología prehistórica de la Península ibérica", *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo* (Santander), pp 132 y ss.
- 1923 A, "Las investigaciones de la cultura ibérica en el Baix Aragó". *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* (A.I.E.C.), 1915-1920, pp. 641-671.
- 1923 B, "L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica", *A.I.E.C.*, 1915- 1920, pp. 671- 694.
- 1923-24, "Die neueste archäologische Tätigkeit in Spanien", *Jahrbuch des Archäologischen Instituts* (Berlin), 3/4.
- 1932, *Etnología de la Península Ibérica* , Barcelona.
- 1958, *Todavía el problema de la cerámica ibérica*, Méjico.
- Breuil, H. et Cabre, J., 1911, "Sur l'origine de quelques motifs ornementaux de la céramique peinte d'Aragon", *B. H.* , XIII, pp. 253-269.
- Cabre J., 1944, *Corpus Vasorum Hispanorum*. Cerámica de Azaila, Museos Arqueológicos de Madrid, Barcelona y Zaragoza, Madrid.
- Cartailhac E., 1887, *Les Ages préhistoriques d'Espagne et du Portugal* , Paris.
- Cazurro M., 1911, "Quelques fragments de vases ibériques d'Ampurias", *B. H.* XIII, 31-39 (A.I.E.C., 1908).
- Cebriá A. Muro, I., Riu E., 1991, "La arqueología y la prehistoria en el siglo XIX. Actitudes y conflictos científico-sociales en la Cataluña de la Restauración", *Historiografía* , pp. 79-84.
- Cortadella J., 1991, "La formación académica de Bosch i Gimpera : de la Filología griega a la protohistoria peninsular", *Historiografía* , pp. 161-166.
- Dechelette J., 1905, "Les petits bronzes ibériques", *L'Anthropologie* , XVI, pp. 29-40.
- 1908, "Essai sur la chronologie préhistorique de la Péninsule Ibérique", *Revue Archéologique*.
- 1914, *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, II, Paris, pp. 1495-1503.
- Dussaud R., 1914, *Les civilisations préhelleniques dans le bassin de la Mer Egée* , Paris.
- Engel A., 1892, "Rapport sur une mission archéologique en Espagne (1891)", *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques et Littéraires* , III , pp. 193-194.
- Enguix R., 1971, *Historia de la investigación de la cultura ibérica. Valencia* . (Thèse de maîtrise inédite dont la consultation a été autorisée pour l'Université de Valencia).
- 1973, "Aproximación a una historia de la investigación de la cultura ibérica", *Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia (P.L.A.V.)* , 9, pp. 19-28.
- García y Bellido A., 1943, *La Dama de Elche y el conjunto de piezas arqueológicas reingresadas en España en 1941* , Madrid.
- Gomez Moreno L., 1949, *Misceláneas. Historia, Arte y Arqueología, I. Antigüedad* , Madrid. (On y réunit les articles antérieurs).

- Gran aymerich E. et J.,1986-1989, "A propósito de Pere Bosch i Gimpera y de su correspondencia inédita conservada en el Musée des Antiquités Nationales", *Ampurias* , 48-50, pp. 60-63.
- 1991, "Les échanges franco-espagnols et la mise en place des institutions archéologiques (1830-1839)", *Historiografía* , pp. 117-124.
- 1986, "León Heuzey. De la Grèce à l'Orient", *Archeologia* , 213, pp. 71-75.
- 1993, "Préhistoire européenne et préhistoire orientale", *Bulletin de la Société préhistorique française* , 90 (n° 1, jan.- fev.).
- Helbig M.,1896, "Sur la question mycénienne", *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, XXXV.
- Herguido C.,1994, "Apuntes y documentos sobre Enrique y Luis Siret. *Ingenieros y Arqueólogos* , Almería.
- Heuzey l.,1890, "L'archaïsme gréco-phénicien en Espagne", *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions (C.R.A.I.)* , pp 125-127.
- 1897, "Le buste d'Elche et la mission de M. P. Paris en Espagne", *C.R.A.I.* , pp. 505-509.
- Hübner, E.,1893, *Monumenta Linguae Ibericae* , Berlin.
- Jimeno A. et Martín A.,1995, "Estratigrafía y Numismática: Numancia y los campamentos", *Actas del primer Encuentro Peninsular de Numismática antigua: La moneda hispánica: ciudad y territorio*, Madridhübner () *Arqueología de España* , p. 267: sobre las estatuillas de barro cocido españoles de fuera de Madrid (cita en Laumonier 1921).
- Kahrstedt, U,1914,"Les cartaginois en Espagne", *B. H.* , XVI, pp. 372-381.
- Lantier R.,1916, "Chronique ibéro-romaine", *B. H.* , XVIII, pp. 175-193.
- Lopez Castro J. L.,1992, "La colonización fenicia en el sur de la Península Ibérica. 100 años de investigaciones", *Actas del Seminario* , Almería, pp. 11-80.
- Maestro E.,1989, *Cerámica ibérica decorada con figura humana* , Zaragoza.
- Mainer, J.,1991, "El Epistolario de Jorge Bonsor: correspondencia con Luis Siret", *Historiografía* , pp. 149-156.
- Martinez Santaolalla J., 1946: *Esquema paletnológico de la Península Ibérica* , Madrid.
- Mélida J. R.,1883:"Las antigüedades de la Exposición de Minería", *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* , IX, pp. 294 y ss.
- 1913: *Excavaciones de Numancia* , Madrid.
- Merimée E.,1899, "Le Bulletin hispanique", *B. H.* , 1, pp. 1-6.
- Obermaier H., Heiss C. W.,1929, "Iberische Prunk-keramik vom Elche-Archena- Typus", *I.P.E.K.* , pp. 56-73.
- Ozannel.,1990, *Les Mycéniens. Pillards, Paysans et poètes* , Paris.
- Paris P.,1903-1904, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* , 2 vols., Paris
- 1907, "Note sur la céramique ibérique", *L'Anthropologie* , XVIII, pp. 626-632.
- 1908, "Quelques vases inédits", *A.I.E.C.* , 1907.
- 1909, "Vases ibériques du Musée de Saragosse", *Monuments et Mémoires Piot*, XVII, fasc. 1, Paris, pp. 3-18.
- 1914, "La céramique de Numance", *Revue de l'Art ancien et moderne* , XXXVI, pp. 5-16.
- 1917, "La poterie peinte ibérique d'Emporion (Ampurias)", *Revue Archéologique* , VI, pp. 1-20. (defiende que la cerámica ibérica fue importada no fabricada en España)
- Paris P., Cazorro M.,1911, "L'Archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908- mai 1910)", *B. H.* , XIII, pp. 1- 39.
- Pasamar G., Peiro I.,1991, "Los orígenes de la profesionalización historiográfica española sobre la Prehistoria y la Antigüedad (tradiciones decimonónicas e influencias europeas)". *Historiografía* , pp. 73-78.
- Peiro I.,1995, *Los guardianes de la Historia* , Zaragoza.
- Perrot G.,Chipiez Ch.,1894, *Histoire de l'art dans l'Antiquité* , Paris.
- Pijoan G.,1909, "La cèramica ibèric a l'Aragò", *A.I.E.C.* , II, pp. 241 y ss.
- Philipon E.,1909, *Les Ibères. Etudes d'Histoire, d'Archéologie et de Linguistique*, Paris.
- 1925, *Les peuples primitifs de l'Europe Méridionale. Recherches d'Histoire et de Linguistique* , Paris.
- Pottier E.,1896-1906, *Catalogue des vases antiques de terre-cuite du Louvre* , 3 vols, Paris.

- 1905: "L'art antique de l'Espagne", *Journal de Savants* , pp. 577-587.
- 1918: "Le problème de la céramique ibérique", *Journal de Savants* , pp. 281-293.
- Rada y Delgado J.,1869, *Viaje a Oriente* , Madrid.
- Rodriguez de Berlanga M.,1881, *Los bronces de Lascuta, Bonanza y Aljustrel* .
- 1898 : "Los vascones y la prehistoria", *Revista de Archivos , Bibliotecas y Museos*, II, 8-9, pp. 370-377.
- Ruiz A., Molinos M.,1993, *Los iberos. Análisis arqueológico de un proceso histórico* , Barcelona.
- Schulten A.,1914-1931, *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen* , 1905-1912. Munich, 4 vols.
- Siret L., 1907, "A propos des poteries pseudomycéniennes", *L'Anthropologie* , XVIII, pp. 277-299.
- 1908: "Nouvelle note sur la céramique ibérique", *L'Anthropologie* , XIX, pp. 88-91.
- 1913: "*Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*", Paris.
- Taracena B.,1924, *La cerámica ibérica de Numancia* , Madrid.
- Tarradell M., Sanmarti E.,1980, "L'état actuel des études sur la céramique ibérique", *Annales littéraires de l'Université de Besançon* , 36, Paris.
- Vasseur G.,1907, "La poterie ibérique pseudo-mycénienne aux environs d'Arles", *Bulletin de la Société de Provence*.
- V.V.A.A., 1912, Excavaciones de Numancia. *Memoria presentada al Ministerio de Instrucción Pública y Bellas Artes por la Comisión* , Madrid.



1. Vase aux guerriers, détail. XIIe siècle avant J.-C. Musée National d'Athènes (Ozanne, 1990).



2. Vase de "la procesion de los guerreros", détail. San Miguel de Liria (Valencia), IIIe siècle avant J.-C. (MAESTRO, 1989).



2. Vase de "la tonta del bote", détail. La Alcudia de Elche (Alicante), IIIe siècle avant J.-C. (MAESTRO, 1989).